

Je m'efforçais de vaincre mon complexe devant les grands cinéastes et me dire que j'étais moi aussi réalisateur de cinéma, que je ne dois pas être effrayé par les distinctions.

Cette reconnaissance internationale n'a pas pour pendant l'accueil national que méritent tes films dans les manifestations officielles en Algérie ? Il en est ainsi du Festival d'Oran, ou de l'AARC, (Association du rayonnement culturel) en dépit des dénégations de son directeur. Peut-on parler d'ostacisme ? Qu'en est-il au juste ?

Mes films ont été bien accueillis à l'étranger en toute reconnaissance. Beaucoup de mes compatriotes ont salué mes distinctions. Le ministre de la Culture, Azzedine Mihoubi, n'a pas manqué de nous féliciter, dans une déclaration à l'ENTV, Seddik Lotfi pour son film *Le Puits* primé au Festival d'Alexandrie, et moi pour *Akher Kalam*. Pour le reste, je me dois d'aller toujours de l'avant en dépit des vicissitudes.

Dans *Akher Kalam* et *Retour à Montluc*, on ressent le même souffle d'humanité traverser les deux documentaires, pourtant dans deux chapitres différents, l'un politique et l'autre hautement littéraire avec une toile de fond non dite : l'Algérie. On ressent cela dans les tripes de chacun des acteurs...

C'est peut-être là que réside le secret de leur succès, dans leur humanité comme tu dis. Le timing opportun de l'image a aussi joué. Dans le cas de Tahar Ouettar, l'émotion était forte et permanente, l'écrivain était au seuil de la mort et tout remontait à la surface : son enfance, son adolescence, sa jeunesse. Même cas de figure pour Mustapha Boudina qui revient, sous l'œil de la caméra, 50 ans après (son livre *Rescapé de la guillotine*) dans un univers carcéral où il a été par deux fois condamné à mort. C'est vous dire l'émotion.

A l'image de Abdelhamid Benhadouga (*Le vent du sud*) et Tahar Ouettar (*L'As*), Mustapha Boudina, ex-secrétaire général de l'UGTA puis sénateur, ces personnages étaient dans le cercle proche du pouvoir, certains diront la «nomenclatura». Pourtant, rien ne transparaît dans les portraits filmiques que vous en faites d'autant qu'ils ne se privaient pas de prendre position dans des contextes particuliers...

Il y a des points de similitude puisque tous les deux étaient cadres du FLN mais dans l'aile gauche du parti. C'était des personnalités charismatiques qui ont un parcours militant, un engagement politique. Mustapha Boudina a été plusieurs fois commissaire du parti du temps de Mohamed Salah Yahiaoui. Tahar Ouettar a été inspecteur du parti à l'époque de la Révolution agraire et de la gestion socialiste des entreprises. Quand j'étais étudiant, j'ai beaucoup entendu parler de Mustapha Boudina, alors SG de l'UGTA, qualifié de «démocrate révolutionnaire» par le PAGS. Je suppose qu'il était, comme Tahar Ouettar, à l'intérieur et en dehors du système. Ils ont participé à la construction de l'Etat-nation. Ils ne pouvaient être des opposants radicaux comme notre génération. Ils avaient leur façon à eux d'exprimer leur opposition. Je ne peux admettre qu'ils fassent partie de la «nomenclatura». En vérité, je n'ai rapporté qu'une partie de leur vie. Mustapha Boudina dans sa jeunesse attendant l'exécution de la peine de mort. Pour Tahar Ouettar, c'est le retour à une enfance malheureuse. Ce n'était pas mon but de les monter



dans leurs rapports avec le pouvoir, cela relève d'une autre approche. Il s'agissait pour moi des les saisir dans leur dimension humaine. C'est un moment historique que Mustapha Boudina revienne dans sa prison à Fort Montluc, devenu aujourd'hui musée. Tahar Ouettar est un torrent d'émotions qui enveloppent les souvenirs d'un passé qu'il n'a jamais évoqué auparavant.

Force est d'observer que les deux documentaires tranchent par leur caractère didactique. Etudiants, lycéens en gagneraient beaucoup s'ils étaient projetés en milieu scolaire. Y a-t-il des sollicitations des institutions éducatives ?

Je trouve l'idée excellente. Je soumettrai la proposition au ministère de l'Education et aux institutions concernées. Mais Je crains qu'il n'y ait unanimité pour la projection des deux documentaires en milieu scolaire autour de ces deux personnages charismatiques. Nous vivons une période de soumission.

Alors, des programmations dans les télé publiques ou privées ?

Je te le dirais quand il y aura du tangible. Pour l'heure ce sont des chaînes du monde arabe qui souhaitent les intégrer dans leurs programmes.

Pour avoir approché durant plusieurs mois ces deux personnages, que retient l'intellectuel que vous êtes aussi ?

Force et fragilité chez les deux personnages qui se sont sacrifiés pour le pays que tout Algérien doit garder en mémoire et en tirer fierté.

Sans être philanthrope, faire un film de cette facture ça coûte beaucoup d'argent et... de l'argent. Comment avez-vous financé vos travaux ?

Quand on veut atteindre un objectif, on se lance un défi. J'avais fais quelques économies grâce à mon travail comme correspondant de la Radio algérienne à Paris. Un ami, Fateh Snoussi, caméraman de Constantine, a mis sa voiture à ma disposition et m'a aidé dans les prises de vues. La famille Ouettar, sa fille, sa femme et son neveu ainsi que l'association Aldjahidia m'ont aidé pour les contacts. Le comédien Hakim Traïdia m'a hébergé chez lui en Hollande et contribué avec des numéros de théâtre de l'ombre qui illustrent la vie de l'écrivain. Ces deux films m'ont coûté des dizaines d'heures de travail. Je n'ai pas eu le courage de demander de l'argent aux instances et aux institutions

algériennes. Pour *Retour à Montluc*, une association de la région lyonnaise, de la ville de Vaulx-en-Velin a payé mon billet de train Paris-Lyon et un ami de longue date, Mustapha Kaouah, m'a hébergé chez lui, le peintre Zoheir Boudjemaâ, le comédien Lyes Kaouah (dans *Retour à Montluc*) et Imène Mebarki dans *Akher Kalam*.

Une féroce polémique a cours actuellement à propos du film *Madame Courage* de Merzak Allouache, programmé au Festival de Haïfa en Israël. L'auteur qui dénonce violemment un lynchage affirme dans un communiqué publié sur Facebook assumer la présence de son film dans le festival...

Comme l'a dit le philosophe français Descartes, «je pense donc je suis». Je suis heureux de participer aux Premières journées cinématographiques à Ramallah, en Palestine. J'ai choisi le boycott d'Israël. Merzak Allouache a opté pour la participation à Haïfa. C'est son choix, il est libre. J'observe que l'appel au boycott a dépassé le stade régional pour devenir mondial et bénéficie même du soutien des juifs favorables à la cause palestinienne. Dans tous les pays, en Europe, il y a un large mouvement de boycott, y compris aux Etats-Unis d'Amérique, pour tout produit israélien, les manifestations culturelles et sportives. Récemment 800 artistes britanniques ont signé une pétition de boycott que j'ai paraphée. Je ne peux faire autrement. Si le film de Merzak Allouache est financé par l'argent public, il faut arrêter cette participation. Le gouvernement algérien doit exprimer clairement sa position sur le sujet car il n'a pas normalisé ses relations avec l'Etat hébreu. Si ce n'est pas le cas, Allouache est maître de sa décision et ses convictions. Dans le principe je me solidarise avec lui s'il est porté atteinte à sa liberté de création et contre toute censure attentant à son travail cinématographique. Dans le même temps on ne peut passer sous silence toute opération tendant à favoriser une quelconque normalisation qui commence parfois par le biais des artistes et intellectuels.

Liberté quand tu nous tiens ? Conséquence de sponsors (argent) juifs ?

Je me désolé qu'on en arrive à renier ses principes pour de l'argent.

Vous, avec *Akher kalam* par contre vous êtes présent en Palestine...

J'en suis heureux et content car c'est ma façon de me solidariser avec la Palestine

Pour conclure, quel sera le thème de votre prochain film documentaire ?

Othman Bali, en collaboration avec mon ami Abdelkrim Sekkar dans un long métrage qui nécessite d'autres prises de vue car j'ai déjà en ma possession plusieurs vidéos. Bali évoque beaucoup de choses de sa vie personnelle, la pluie (NDLR : il est mort dans la crue d'un oued), le Sahara. Mais on doit trouver les sources de financement. Je vous promets beaucoup de révélations dans ce documentaire. Par ailleurs, j'ai pu traduire *Retour à Montluc* en anglais et en espagnol par des amis mais j'ai dû payer le travail. Je compte aussi traduire le film *Akher Kalam* dans plusieurs langues. Pour cela, je dois faire une demande à l'organisme de financement pour réaliser cet objectif parce que je n'ai pas les moyens nécessaires, je l'avoue.

B. T.

taouchichetbrahim@gmail.com

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Brave Homme

Par Kader Bakou

Les Algériens de souche, Blancs et blonds ont certainement entendu ce conseil de leurs amis pieds-noirs. L'Indien (incarné par Paul Newman) du film *Hombre* de Martin Ritt (1967) décide finalement d'écouter le «vieux» qui lui a conseillé d'être du côté des vainqueurs, de se faire couper les cheveux et de s'habiller comme les Blancs, lui qui est déjà un blond aux yeux clairs.

Lors d'un voyage en diligence, les autres passagers découvrent qu'il est un «Indien» et il est obligé de continuer le voyage à côté du cocher. Après l'attaque de la diligence, *Hombre* est le seul à pouvoir maintenir les bandits à distance. Les bandits suivent la diligence, guettant le moment propice pour revenir à la charge. Lors des différentes discussions ou disputes, apparaît la différence de culture entre les Indiens et les Blancs et leur conception de la vie.

Sorti en 1967 et adapté du roman éponyme d'Elmore Leonard publié en 1961, *Hombre* est un des premiers films traitant du génocide amérindien et de l'arrogance de la culture Wasp. «L'Indien» est tué à la fin après avoir mis hors d'état de nuire les bandits. Les Blancs de la diligence, même les plus racistes et les plus corrompus, sont sauvés. C'est une métaphore sur l'ingratitude de la politique américaine vis-à-vis des minorités ethniques et religieuses qu'elle envoie en première ligne pour défendre ses propres intérêts !

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

ESPACE ESPAGNE (10, RUE ALI-AZIL, ALGER, À CÔTÉ DE L'INSTITUT CERVANTES D'ALGER)
Aujourd'hui 11 octobre à 16h : Table ronde suivie du vernissage de l'exposition «L'art de construire en Espagne».

GALERIE ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 22 octobre : Exposition «Le Villageois» de l'artiste peintre Rabah Boufloura.

MAISON DE LA CULTURE MOULOUD- MAMMERI DE TIZI OUZOU
Aujourd'hui 11 octobre : 7°

édition de *Alhan wa chabab* par la Télévision algérienne

GALERIE EZZOU'ART DU CENTRE COMMERCIAL ET DE LOISIRS DE BAB EZZOUAR (ALGER):
Jusqu'au 22 octobre : Exposition «Comm & Art» de Yasmine Hamaïdia.

GALERIE AÏCHA-HADDAD (RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 22 octobre : Exposition «Rétrospective 1969-2015» de Mahieddine Saïdani.

GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENTE SAHRAOUI, LES DEUX BASSINS, BEN-AKNOUN, ALGER)
Jusqu'au 31 octobre :

Exposition- vente de peintures de l'artiste Moncef Guita.

MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE BENAZZA-NOUREDDINE DE TLEMCEN :
Jusqu'au 16 octobre : Exposition «La géométrie sacrée, un message d'amitié» de l'artiste peintre M^{me} Amaria Mekkioui.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Le palais de la culture Moufdi-Zakaria informe le public que les inscriptions (2015-2016) à la Bibliothèque d'études et à la Bibliothèque de jeunesse débuteront le 6 octobre et se termineront le 8 novembre 2015.

Samedi 17 octobre de 9h à

17h30, dimanche 18 octobre de 9h à 12h30: Journées internationales de philosophie d'Alger autour du thème «Autrui».

INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER
L'Institut culturel italien d'Alger vous informe des inscriptions aux cours de langue, pour l'apprentissage de la langue italienne à partir du 9 octobre. La formation sera dispensée par des professeurs hautement qualifiés dans le domaine de l'enseignement et avec des méthodes audi-visuelles. Le cours donne accès gratuitement à la bibliothèque et aux activités culturelles de l'institut.

Pour toute information veuillez nous contacter au : 021 923 873 / 021 925 191

Adresse : 4, bis rue Yahia-Mazouni, El-Biar, Alger.

AÏN-SEFRA : L'association culturelle Safia-Ketou commémorera le 111^e anniversaire de la disparition tragique d'Isabelle Eberhardt, le 17 octobre 2015, dans sa 5^e édition, sous le thème «Isabelle, patrimoine civilisationnel de l'Algérie».

5 conférenciers sont au programme dont l'écrivain le P^r Mohamed Roch, ainsi que des invités de Oued-Souf.